

Vie de l'Institut

6^{me} STAGE D'ÉTÉ INTERNATIONAL - PARIS 1954

Plus encore que les précédentes, notre rencontre 1954 a été une œuvre collective et une réussite : nous avons dépassé les 70. Novices et anciens y ont appris beaucoup.

Douze demi-journées seulement de « travail » pédagogique, mais quel travail ! Plus six soirées consacrées à des activités particulières. Encore nos « excursions » étaient-elles grandement éducatives, quand elles ne constituaient pas de véritables explorations ou enquêtes.

Le 30^e anniversaire de la C.E.L. a donc connu un congrès d'été à sa mesure. Notre première soirée était d'ailleurs un rappel historique où nous avons revécu ensemble les combats menés par les Freinet et leur première équipe, devenue aujourd'hui un mouvement toujours plus large et aux activités plus poussées.

Les caractéristiques générales du congrès sont les suivantes : Aspect social, Art enfantin, Organisation d'ateliers d'entraînement à nos techniques.

I. — QUESTIONS SOCIALES

— La forte participation étrangère, animée du même esprit que le nôtre, a fait régner une atmosphère de profonde amitié internationale. Les Hollandais n'étaient pas encore en vacances, à cause de la date précoce du Congrès (date qui sera reculée pour l'an prochain). Les Liégeois et la Suisse ont été empêchés.

— Nos camarades ont eu la primeur d'une proposition du camarade Tamagnini pour la construction d'une Maison de l'Ecole Moderne sur un terrain magnifiquement placé (avec eau, électricité et téléphone sur place) en plein cœur des Abruzzes. Pour en devenir copropriétaire, il faudra : soit travailler au chantier pendant un certain temps, soit apporter une aide financière. Des précisions suivront.

— Après une causerie sur la Commune de Paris, les congressistes se rendent au Père Lachaise (Mur des Fédérés, sépultures des grands révolutionnaires, etc...) Les photos destinées à la BT sur J.-B. Clément intéressent, cette période circulent. Cette BT va être contrôlée incessamment par la Commission des BT à caractère social.

— L'Ecole ne peut réaliser une éducation populaire et humaine que dans la mesure où les conditions sociales le permettent. C'est pourquoi, à l'occasion de la journée de protestation du 11 juillet, une délégation s'est rendue à la Mairie de Vanves avec une résolution signée de tous les congressistes qui ont été contactés ce dimanche-là. Elle demandait :

— Le cessez-le-feu immédiat en Indochine, l'indépendance des pays qui la constituent, et le resserrement de toutes relations culturelles et économiques avec le Viet-Nam ;

— Le rejet de la C.E.D. et la conclusion d'accords pacifiques avec tous les pays du monde sans distinction ;

— L'indépendance nationale de la France et le respect de toutes les libertés démocratiques, qui sont d'ailleurs indispensables au développement de la culture et des œuvres d'éducation.

La visite de l'Ecole de plein air

de Suresnes nous met en présence d'une architecture audacieuse due à l'initiative de Sellier et d'un cas social : enfants déficients de milieux prolétariens. Avec eux, l'individualisation des acquisitions est indispensable. Mais la Directrice socialise au maximum d'autres activités : dessin et rythmique libre. L'organisation sociale du travail n'y est pourtant pas encore poussée. Elle y est d'ailleurs difficile : les 3 murs constitués par des panneaux vitrés pouvant s'ouvrir entièrement laissent peu de place à un matériel fait d'outils collectifs. Mais cet équipement est en projet. Une classe pratique les Techniques Freinet.

— Pour la première fois (tout arrive) nous recevons le salut d'un démocrate des U.S.A. Il insiste sur le développement de l'esprit démocratique par la pratique. Il ajoute : « Votre mouvement de l'Ecole Moderne me semble de première importance. Sa façon d'appréhender les problèmes... introduit une conception de l'éducation qui facilite la libération des potentialités humaines, ce qui implique le respect de la personnalité, sans lequel ne peut être garantie la maturation des idées et des relations démocratiques. »

II. — PEDAGOGIE

— La question des relations démocratiques au sein même de l'école, surtout par l'organisation collective des normes et des règles du travail, constitue d'ailleurs le thème du Congrès. Le débat sur la discipline, réclamé depuis le début, est très animé. Le point de départ est une question posée par un camarade. Cette question pratique et précise nous entraîne très rapidement aux premières conclusions unanimes :

1^o La licence anarchique n'est ni la discipline, ni la liberté ; les enfants en souffrent, parce qu'elle ne répond pas à leurs besoins, non plus qu'aux besoins de l'Enseignement ;

2^o L'« autorité » dictatoriale du maître a les mêmes défauts ;

3^o Le but à atteindre (et que certains camarades ont déjà atteint) est la discipline collective et consciente. Elle exige

une organisation de toutes les activités sous la direction du maître. La vraie discipline coïncide avec la vraie liberté : liberté de créer, de progresser dans tous les domaines.

Cette discipline démocratique se développe à mesure que les enfants grandissent : les petits n'ont que des responsabilités limitées de comptage, de rangement, etc., et la part de la maîtresse y est encore très grande.

A remarquer que les institutrices des classes de petits, qui avaient la latitude de se rendre dans la salle voisine pour tant bien tentante, pour les questions d'organisation qui leur sont propres, ont préféré suivre ces discussions.

L'organisation sociale est donc d'autant plus limitée et plus délicate que les enfants sont jeunes. C'est pourquoi l'exemple donné d'une classe d'enfants de 5 à 8 ans était valable pour tous. Puis l'exemple de Lucienne Mawet (classe unique) est cité. Il est question aussi du plan de travail individuel (contrôlé collectivement), des plans de travail et des différentes activités de l'équipe.

Les camarades qui ont essayé les équipes d'âges différents en vantent les avantages.

A mesure que l'organisation se perfectionne et s'adapte, la discipline devient plus naturelle, plus collective. En exigeant seulement que la tâche que chaque groupe a acceptée soit effectuée, l'individu est touché efficacement : il sent qu'un échec de son groupe vient de sa propre carence.

Pour nous, la discipline, l'organisation de l'Enseignement et l'utilisation de techniques collectives avec un matériel approprié ne sont qu'un seul et même problème. Il est impossible de greffer sur un milieu scolaire défavorable une discipline efficace.

L'état de santé des enfants et le milieu social peuvent aider ou gêner la discipline scolaire, et des insuffisances peuvent subsister.

Mais en attendant cette organisation, que doit-on faire en débutant, nous demande-t-on ?

Les leçons de morale sont inefficaces, parce qu'elles ne s'appuient sur aucune expérience de l'enfant. Ce ne serait que pur verbalisme.

Makarenko est de cet avis. Il recommande alors :

- de ne pas exiger l'impossible ;
- d'exiger au contraire des habitudes faciles et qui soient conformes aux besoins et aux intérêts enfantins.

Nous passons alors à la lecture de passages du livre sur « Makarenko » par I. Lézine, qui confirment nos conclusions sur la pédagogie du succès chère à Freinet (p. 83), sur l'expérience tâtonnée (p. 111), l'influence considérable de l'éducation sur le tout jeune enfant (p. 100), la faculté d'intuition de l'éducateur (p. 99) et surtout sur le sens de la discipline (p. 33 et suiv.) et les groupes d'enfants d'âges différents (p. 77). Les sectaires qui critiquent l'emploi du mot « énigme » sous la plume de Freinet reprocheront-ils à Makarenko « le mystère » de l'influence d'une jeune fille dans le collectif des professeurs ?

Chaque enfant, dit encore Makarenko, est bien un « cas » pour l'éducateur, mais il doit vivre dans une atmosphère telle qu'il ne se sente jamais l'objet de l'éducation. (Cette opinion avait aussi été critiquée chez nous.)

Le Congrès regrette que les 7 volumes des œuvres complètes de Makarenko ne soient pas traduites et édités en français, de même d'ailleurs que celles de Pavlov.

Pour terminer, les camarades qui ont besoin de précisions concernant l'organisation de leur propre classe viennent prendre des notes.

— Le nombre d'enfants insuffisant gêne la démonstration de *Texte Libre*. Une fillette donne ici son tout premier texte. Elle est incapable de nous le lire. Elle pleure tout à la fois d'émotion et de joie : premier contact brûlant entre l'expression de la pensée et le « public ». A la suite d'un exemple sur l'emploi de la ponctuation en rapport avec le sens du texte, la fillette se cabre et apporte une précision : « Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire ». Déjà, la glace est rompue.

Il est question ensuite de la toilette poussée du texte et de la poésie. Mais ici, il faudrait une organisation semblable à celle qui permet à tant de camarades de démarrer en dessin.

— *Dessin et objets d'arts*. — Il est impossible de décrire l'ardeur avec laquelle les 5 équipes travaillèrent dans ce atelier. A tout instant de liberté de la journée, des camarades réclamaient la clé « pour finir » leur travail... ou en commencer un nouveau ! Autre grande passion : les poteries confectionnées et décorées par tous dans l'atelier des Arts du Feu (59, av. de Saxe, 7^e), avec des couleurs qui respectent la finesse du dessin et changent peu à la cuisson. C'est dire que chacun a remporté des œuvres personnelles (plâtres

moulés et céramiques) en même temps que la connaissance d'une technique adaptée aux enfants.

Notons pour mention la projection du film des 74 peintures d'enfants, des films de la CEL... et l'avidité avec laquelle des enseignants turcs, dont un professeur de dessin dans le secondaire, se jetèrent sur toutes les productions de notre exposition, nous suppliant d'emporter quelques dessins, brochures, journaux d'enfants, ou pages imprimées.

Un professeur de dessin français (secondaire) était présent également. Enfin quelques lycéens, auditeurs libres d'un jour, nous posèrent une foule de questions, tant sur l'épanouissement de la personnalité de l'enfant au sein d'une collectivité normalement disciplinée que sur toutes les manifestations de l'Ecole Moderne.

Nous ne pouvons d'ailleurs mentionner toutes les visites rapides des passants, dont celle d'un professeur de mathématiques examinateur du bac. Disons seulement que les BT ont surpris tout le monde.

III. — TECHNIQUE ET ORGANISATION

Cinq matinées de travail pratique — 5 équipes — 5 ateliers : imprimerie, limographe, limographe automatique, pyrogravure et filicoupeur, plâtres décorés.

Autocritique : Organisation en progrès, mais il faudra des chefs d'atelier spécialisés, car le chef d'équipe ne suffit pas. Pour que ces pratiques soient mieux comprises, nous avons réunis les Italiens en 2 équipes. Mais un grave inconvénient s'est révélé : les camarades italiens, au cours de leur apprentissage, n'ont pas bénéficié de la présence des Français généralement mieux entraînés.

Une autre fois, il suffira de prévoir un Italien sachant bien le français pour quelques détails délicats (ou réciproquement).

Partout ailleurs, Français et étrangers étaient fraternellement mêlés.

Mais le fait de grouper dans une même équipe des stagiaires ayant les mêmes cours a multiplié les occasions de contacts et d'échanges fructueux.

Toute cette activité nous attirait même l'intérêt du personnel de service, et un économe nous disait ces derniers jours : « Vous les faites diablement travailler, mais y a pas de doute : tout le monde est content ! »

IV. — EXCURSIONS

Malgré le travail accompli et les soirées au Lycée, malgré quelques défauts inévitables, nous avons vu en 15 jours à Paris plus et mieux que le touriste le mieux servi. Nous avons été accompagnés par un guide particulier, et au cours de la visite de Notre-Dame et de la Sainte Chapelle, les explications de Nottin étaient à la fois très remarquables et d'une grande originalité.

L'organisation du Congrès et des excursions a posé au Groupe parisien des problèmes très ardues qu'ils ont résolus au mieux. Merci donc à Fonvieille, Perriot, Paulette Brun, Mlle Menasse et surtout à « Mandine » qui, pour un prix réduit, a réussi le tour de force d'accueillir à des conditions excellentes nos 16 camarades italiens, de leur offrir à chacun un exemplaire d'*Enfants Poètes*, de nous payer une soirée à l'Opéra exceptionnelle (qui ne nous a coûté qu'une chasse aux cravates), et de nous faire connaître les splendeurs, les misères et aussi le cœur du grand Paris.

CONCLUSIONS

Les activités d'un tel stage, dominées par la technique, le rationnel et l'art ne nous ont pas seulement liés comme les membres d'une même équipe de travailleurs.

Car chez nous, il est impossible de réaliser ensemble sans s'élever à un sentiment bien supérieur à la simple confraternité.

Mais même les habitués ont été surpris de cette séparation du dernier soir, plus touchante que jamais. Notre Anna G. si gaje à l'ordinaire, ne pouvait retenir ses pleurs, avant de s'en retourner en Italie.

Une fois encore, les recherches communes avaient précisé le but à atteindre, renforcé notre idéal, porté plus haut l'esprit « Ecole Moderne » et noué de nouveaux liens affectueux, gages d'une coopération plus intime.

Car notre collaboration a pris une assise nouvelle. A l'échelle internationale, le dessin libre a son agent de liaison italien : Maria Bertini, qui a déjà travaillé une année et groupera les dessins qui, pour le départ, seront examinés en France. La discussion extrêmement serrée, nourrie de questions et d'objections, nous assure que les camarades italiens voient nettement comment démarrer et perfectionner la peinture dans leurs classes.

Aux regrets du départ se mêlent donc bien des espoirs, parmi lesquels celui de se retrouver. Et les mots qui le traduisaient se répétaient de bouche en bouche :

« A l'année prochaine ! »

Le 19 juillet 1954.

Roger LALLEMAND.



CAISSE DE SOLIDARITE. — Ont versé : Audureau, P. Marchal (Liège), Georgeot, Nollomont, Fort, Riffaud, Carlué, Lecourt, Mathias, Gabreau, Humm, Vigueur, Moniot, Perrier, Grivel, Hay, Brun, Césarano, Gaime, Lallemand, Avray, Bouscarrat, Jégo, Rollet, Jaffrézie, Ricard, Jeoffroy, Chaintrier, Moncho, Armand, Clément, Alibert, Gérard, Barnabé, Stéfani, Cherault, Rigobert, Tessier, Merklen, Daviault, Perriot, Gouzil.

Nos camarades parisiens ont refusé le remboursement de leurs frais.